

Balthazar



Rachid Khimoune

LE CONTEUR DES POÉSIES URBAINES ET INDUSTRIELLES

APRÈS PARIS ET ABU DHABI, C'EST À SHANGHAI, AU CŒUR DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE, QUE RACHID KHI MOUNE PRÉSENTE SA NOUVELLE SÉRIE DES « ENFANTS DU MONDE ». L'ARTISTE, FASCINÉ PAR LA RUE, VÉRITABLE SCÈNE DE THÉÂTRE, A MOULÉ LES SOLS URBAINS DE TOUS LES CONTINENTS COMME MARQUEURS IDENTITAIRES DE CES BRONZES D'ENFANTS. SON ŒUVRE S'ACCOMPLIT DANS UN SOUCI DE COHÉRENCE, D'INTEMPORALITÉ ET D'HUMILITÉ : HOMMAGE À LA TERRE POUR CE FILS D'IMMIGRÉS NÉ DANS L'AVEYRON, MAIS AUSSI À L'ÈRE INDUSTRIELLE DONT LES DÉCHETS SONT RECYCLÉS DANS LES SÉRIES DES « TOTEMS » ET DES « MASQUES ». DANS L'ANCIEN FORT D'AUBERVILLIERS, LE DISCRET COMPAGNON D'EVE RUGGIERI A DÉNICHÉ UN ATELIER ORIGINAL, ISOLÉ EN PLEINE NATURE, OÙ IL COMPOSE SES MÉTAPHORES DE LA VIE. « BALTHAZAR » EST ALLÉ À SA RENCONTRE DANS CE NO MAN'S LAND ENCHANTÉ.



VOUS PRÉSENTEZ À SHANGHAI VOS SCULPTURES MONUMENTALES LES ENFANTS DU MONDE PRÈS DU PAVILLON CHINOIS DANS LE CADRE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE. ÊTES-VOUS FIER DE REPRÉSENTER LA FRANCE ?

Rachid Khimoune : Je suis un artiste parmi tant d'autres... Les artistes n'ont pas de patrie, dirais-je. C'est important d'être présent dans une ville comme Shanghai, pour moi la ville du XXI^e siècle même s'il y en a d'autres comme Dubaï. Mes sculptures se retrouvent au bord de la rivière Huangpu qui traverse Shanghai, à l'endroit où toutes les installations sont pérennes, côté Pudong.

EST-CE UNE REPRODUCTION À L'IDENTIQUE DE CET ENSEMBLE QUE L'ON PEUT ADMIRER DEPUIS 2001 DANS LE PARC DE BERCY À PARIS ?

C'est une autre série. La Chinoise, par exemple, a changé, puisque, entre-temps, je suis allé à Fuxing Park et, par hasard, je suis tombé sur une plaque d'égout merveilleuse avec une fleur de magnolia. Le magnolia est l'arbre symbole de Shanghai. J'ai rajouté cette plaque qui datait de 1909 à ma Chinoise,

mais cela n'a pas été forcément bien vu par les Chinois car c'était l'époque « coloniale ». L'histoire est tatouée sur la peau des rues et ce tatouage-là marque un moment assez dur.

D'OÙ VOUS EST VENUE L'IDÉE DE CRÉER LES ENFANTS DU MONDE ?

Le point de départ est personnel. J'accompagnais ma fille à la maternelle et elle a lâché ma main pour faire une ronde avec ses camarades. C'était l'hiver, les enfants, de toutes origines, portaient des bonnets, des écharpes et des doudounes de toutes les couleurs, dans un contexte politique tendu où, à l'époque, on parlait du rapport au sol avec l'extrême-droite.

POUR RÉALISER CES ENFANTS DU MONDE DE VINGT ET UNE NATIONALITÉS DIFFÉRENTES, VOUS AVEZ MOULÉ DES PLAQUES D'ÉGOUTS DANS LE MONDE ENTIER. COMMENT VOTRE PROPRE RAPPORT AU SOL A-T-IL NOURRI VOTRE RÉFLEXION ?

Je trouve que l'on ne regarde jamais assez où on met les pieds. C'est même un principe de la sculpture : quand on monte une pièce, nous humains, dans

notre verticalité, la base, le sol, c'est essentiel. En termes de voirie, une plaque d'égout s'appelle un regard. Je pourrais dire que Les Enfants du Monde c'est toute mon histoire : comment moi, Rachid Khimoune, né dans l'Aveyron, je me croyais être un petit Français comme tout le monde, et puis la guerre d'Algérie éclate et tout devient différent. Comment existe-t-on dans le regard des autres ? Finalement, c'est un peu de mon histoire réinventée. J'ai vraiment eu le sentiment que, du jour au lendemain, j'étais vécu comme un extra-terrestre. De ces extraits du sol, j'ai fait des extra-terrestres, des personnages qui, pour ma part, vont à l'essentiel de l'existence. Je me suis intéressé à la peau des rues, j'ai fait le tour du monde. C'est une autre manière de se réapproprier le monde. On vit dans une vie tellement compartimentée qu'on en oublie que la Terre est ronde.

AVEZ-VOUS VOULU RENDRE HOMMAGE À VOTRE PÈRE MINIER ET SURTOUT AU LABEUR INGRAT QUE L'ON INFLIGEAIT AUX IMMIGRÉS ?

C'est l'histoire des miens, des gens comme mon père qui sont venus vendre leur force de travail, creuser des trous. Et ce rapport à la terre quand je découvre que je ne suis pas un Français comme tout le monde. Cela pose la question de l'appartenance. J'ai le sentiment d'être français, les premières odeurs, les premières visions de l'enfance font que l'Aveyron ça m'interpelle et non pas la Kabylie de mes ancêtres, bien que ça fasse partie de mon histoire. Mais à un moment, on a un trouble en se disant : « Mais qu'est-ce que c'est être citoyen ? » Je pense que toutes ces préoccupations de l'enfance m'ont suivi et continuent d'accompagner toutes mes réflexions sur la vie et sur l'art.

EN COLLECTANT CES EMPREINTES DE TOUS LES CONTINENTS, AVEZ-VOUS CHERCHÉ À ATTEINDRE UNE FORME D'UNIVERSALITÉ ?

Oui, je suis parti de cette espèce d'ordinaire, de dénominateur commun, pour raconter des histoires extraordinaires, parce que, qu'est-ce qui prévaut ici-bas, si ce n'est de faire rêver ? Quand on a souffert, même si on a vécu des choses douloureuses, il faut prendre de la distance sur les événements pour redonner du bonheur. L'art est une promesse de joie, même si c'est dur dans la manière d'enfanter. Si on tend vers le langage universel, il faut que tout le monde puisse entrer dans ses histoires et, avec de l'esprit, avec de la poésie, avec de l'humour, réinventer un langage qui, au-delà des barrières de la langue, puisse être compris par le plus grand nombre.

EN TANT QU'ARTISTE, ÊTES-VOUS INQUIET DE LA MONTÉE DES COMMUNAUTARISMES, DES REPLIS IDENTITAIRES ?

Je pense que c'est un phénomène lié à la mondialisation. On a tellement fait peu à la base qui est l'éducation. Quand j'étais jeune diplômé des Beaux-Arts, j'ai fait du théâtre avec des gens qui venaient de tous horizons. On avait créé la troupe Kahina, écrit et mis en scène des spectacles sur la condition de la femme arabe. On a, il y a trente ans, créé les premiers centres d'accueil pour filles maghrébines en fugue, on aura créé Radio Beur, le journal Sans Frontière, Baraka, parce qu'il fallait des supports pour que des minorités s'expriment. C'était vital. Je m'aperçois trente ans après que peu de choses ont progressé, les immigrés n'ont toujours pas le droit de vote. Il n'y a pas de bien plus précieux au monde que la jeunesse et quand on hypothèque des générations, quel est notre avenir ? Je pressentais un peu ce qui allait arriver.

DÉCLINEREZ-VOUS ENCORE LES ENFANTS DU MONDE ?

En fait, j'ai un répertoire qui est large. Je ne suis pas Giacometti qui a travaillé sur une pièce. Des Enfants du Monde à la série Prise de tête, il y a une cohérence qui est essentielle. Je ne m'égare pas, même les Tortues ou le Bestiaire, tout ça fait partie de mon histoire et de ma vie.

C'est pour cela que c'est très long, très lent, et qu'il ne faut pas attendre de reconnaissance immédiate.

L'ACTE DE CRÉATION EST-IL UNE ÉPREUVE OU, AU CONTRAIRE, UN APAISEMENT DES ANGOISSES ?

C'est à la fois un cycle de bonheur et de souffrance. On n'est jamais satisfait, on remet tout à l'ouvrage. Mais quand je me promène à Bercy avec mes enfants et que je vois des gamins jouer autour des sculptures ou des gens se faire photographier, cela donne du bonheur.

OÙ PUISEZ-VOUS VOTRE INSPIRATION ?

Je parlais de la peau des rues. J'ai en mémoire ce mot de Paul Valéry qui disait : « Chez l'être humain, l'organe le plus profond c'est la peau. » Le travail se résume à la peau et au squelette, comment on monte une pièce, une armature. Cette peau des rues, je l'ai transcendée en corps humains, en pages d'écriture en fait. C'est toute la calligraphie, donner à lire autrement, donner à voir autrement. C'est le rôle de l'artiste.

QUELS SONT VOS PROJETS ?

Je travaille sur la série des Totems, elle est dans l'esprit de tout ce que j'ai fait. Il faut garder ses mots, son vocabulaire, sa grammaire, c'est essentiel. Après Shanghai, il y aura une exposition sur Les Enfants du Monde au Musée des beaux-arts de Lyon, dans le cloître.



>> Pour en savoir plus

L'Exposition universelle de Shanghai
à lieu jusqu'au 31 octobre 2010.

Site Web : <http://fr.expo2010.cn>

Atelier Rachid Khimoune

174, avenue Jean-Jaurès, 93300 Aubervilliers.
Tél. : 01 48 39 98 38. www.rachidkhoume.com

